

Une exposition peinte

Pour présenter son travail à la Maison Salvan, DDigt ne nous a pas envoyé un portfolio numérique comme le font habituellement les artistes, il a déposé un carton à dessin, chargé à nous de le lui rendre et de réagir « relativement rapidement ». À l'intérieur, se trouvait une série de photographies montrant des toiles issues de sa pratique de la « Peinture au kilomètre » qu'il envisage comme une possible « non » ou « toute » peinture. Elle implique des œuvres quasi monochromatiques réalisées au rouleau *avec une simple sous-couche transparente qui se colore au séchage*, comme l'explique l'artiste. L'entreprise se dévoilait comme un alliage de conception, de protocole, de non intentionnalité picturale, de disparition de la figure de l'artiste en tant qu'auteur singulier, romantique. Ainsi, alors que certains, en bénéficiant d'ailleurs d'un regain de légitimité ces dernières années, expérimentent la peinture dans une continuité du médium — dans un rapport à la singularité expressive, à la couleur, au motif, à l'espace —, DDigt, lui, envisage *l'espoir de la peinture* par la neutralité, voire le retrait. Le geste disparaît, la représentation est dissoute, le statut de l'artiste est devenu incertain.

Invité à penser un projet pour la Maison Salvan, plutôt que de déplacer ses toiles, il a souhaité mettre en correspondance les enjeux de sa peinture avec la situation offerte. DDigt est un ancien ingénieur mais aussi chanteur punk, il procède avec méthode et obsession pour tendre vers des propositions intelligentes, fantasques, qui flirtent avec les bordures. Il a ausculté l'espace, cartographié le lieu dans ses trois dimensions, puisé dans l'histoire de la demeure et de Labège, village devenu ville. Un dialogue privilégié s'est instauré avec l'équipe du lieu, à laquelle il soumettait ses avancées qu'ils faisaient évoluer ensuite en fonction des retours reçus. Dans le fondement de sa proposition, DDigt souhaitait interroger le statut de la Maison Salvan par rapport à son architecture et par rapport à sa situation dans son environnement. Il voulait aussi questionner la place de l'artiste tout autant que celle de l'équipe du lieu. C'est ainsi une proposition totale qu'il soumet au spectateur, au-delà de la peinture, c'est la situation d'exposition qui est travaillée comme un médium à part entière.

Alors le spectateur entre dans le lieu et pénètre cette proposition totale, l'intègre même s'il le désire. Il peut, tout d'abord, par exemple, se délester de ses affaires dans le vestiaire qui servit à tous durant la semaine précédant le vernissage. Artiste, salariés, stagiaires intégrèrent l'entreprise « Responsabilité limitée » et participèrent du montage de l'exposition, presque de son réglage dans l'espace, devrait-on plutôt écrire. Puis, c'est justement cette notion « d'exposition » qui est proposée à la réflexion du spectateur. Où ce dernier se situe-t-il ? Est-il dans la maison de la famille Salvan à la décoration nouvelle ? Dans le musée patrimonial de la mairie de Labège où la Maison Salvan se révélerait l'épicentre de l'histoire locale récente ? Dans le centre d'art Maison Salvan qui reçoit une proposition mobilisant le médium peinture ? L'exposition est un mouvement qui se serait figé dans l'espace, elle consiste à situer le lieu d'art dans ses retranchements, à la limite de ce qui serait ou ne serait pas.

Un système y prédomine et offre des combinaisons différentes dans chacune des salles. Ce système comprend un blanc brillant, une peinture que l'on ne voit jamais dans une exposition car elle parasite l'œuvre de ses reflets ; un blanc mat qui s'étale sur les murs de la Maison Salvan et que l'artiste ne recouvre pas pour le déclarer Ready-made peint, une pleine composante de l'œuvre ; une couleur jaune « Post-it » qui permet de mettre en tension les idées de permanence de la peinture et d'éphémère, de jetable ; des phrases, limpides, chroniques, sérieuses et drôles, comme des Haïkus de plaquettes touristiques, déposées sur les murs de manière aussi précise qu'artisanale. Ces différents éléments se toisent, s'interpénètrent, coexistent et montrent peut-être des situations quasi arbitraires, tout au moins interchangeable. La notion d'auteur est ainsi à nou-

veau abordée. Pourquoi DDigt n'aurait-il pas écrit un algorithme pour déterminer ce que classiquement est nommé l'accrochage ? L'état présent de « Responsabilité limitée » n'est-il pas une possibilité parmi d'autres ? Mais l'une des richesses de l'exposition est justement de poser cette question mais de ne pas être cela, de ne pas être une simple indétermination. C'est bien cette configuration unique donnée à voir que DDigt retient. Il le fait pour des raisons de pur artiste plasticien, de positionnement par rapport à la peinture et de lecture de l'espace.

Alors ce carton à dessin reçu initialement était un leurre. Cet objet archétypal du format classique du dessin, et les quelques tirages qu'il recueillait, enfermait tous les possibles et finalement un geste picturale total pour la Maison Salvan. À l'issue de cette séquence, de cet accompagnement réciproque entre l'artiste et l'équipe de la Maison Salvan, on se prêterait à rêver d'un monde de l'art plus horizontal dans lequel le marché ne serait pas le seul prescripteur de l'endroit où devraient être les artistes, les œuvres, la peinture. On se prêterait à rêver d'une multiplication des marges, d'une association des marges qui formeraient un cœur vivant, complet et compact.